

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 62 (1917)
Heft: 5

Artikel: Impressions du front austro-hongrois [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339937>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Impressions du front austro-hongrois.

VI

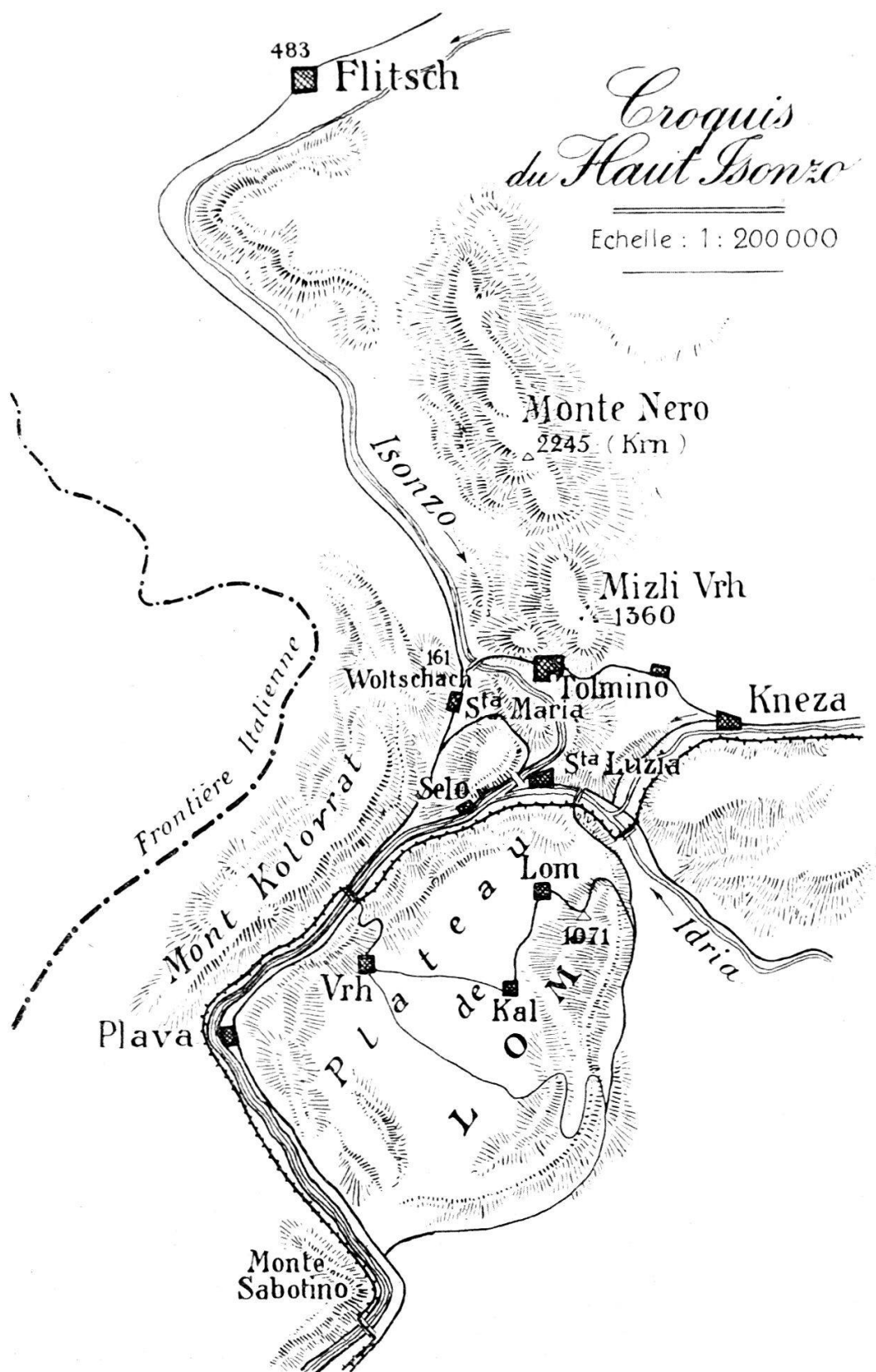
Le Haut-Isonzo.

L'Isonzo, de Flitsch au Sabotino près de Gorizia, coule dans une vallée profonde et si resserrée par places que la route y est à l'étroit entre le lit de la rivière et les flancs abrupts de la montagne. A Tolmino, la vallée fait un coude et s'élargit avant de prendre la direction du Sud. Puis, brusquement, elle se transforme en une gorge sauvage. A 20 km. plus bas, l'Isonzo s'en échappe pour s'étaler dans la plaine de Gorizia.

Les points les plus importants de ce secteur sont, du Nord au Sud, le Rombon (2208 m.), Flitsch, le massif du Krn ou Monte Nero (2245 m.) et la tête de pont de Tolmino.

Les différences de niveau sont relativement considérables ; Tolmino n'est qu'à 175 m. au-dessus de la mer, à 2000 m. au-dessous du sommet du Krn. La frontière italienne suit les crêtes de la rive droite ; les fronts sont restés les mêmes depuis décembre 1915 ; la ligne austro-hongroise est partout sur la rive gauche, excepté à Flitsch et à Tolmino.

Ce dernier endroit n'a pas grande valeur comme tête de pont. Le bourg est appuyé à la montagne, au bord d'une petite plaine de 4 km., à peine, dans sa plus grande largeur. Le Schlossberg, une colline conique, couronnée par un château, s'élève directement au Nord des maisons ; position d'artillerie importante qui flanque la vallée dans les deux directions. Près du village de Woltschach, la rivière n'est qu'à une centaine de mètres du pied des hauteurs de la rive droite ; c'est là que se trouve le pont, dominé à courte distance, balayé par l'artillerie italienne et même par le feu de l'infanterie. Ce pont était alors entre les deux lignes d'infanterie qui cherchaient continuellement à le franchir.



C'est, en réalité, le pont de Santa Luzia, à 4 km. plus au Sud, au confluent de la vallée de l'Idria et de celle de l'Isonzo qui constitue le point sensible de ce secteur. Là, le passage de la rivière, bien que dominé des crêtes du Kolovrat, est couvert par le mamelon boisé de Santa Maria et le dos d'âne pelé de Santa Luzia, situés tous deux sur la rive droite. La ligne austro-hongroise passe par le sommet de ces deux collines et se trouve à environ 1 ½ km. du pont. La voie ferrée Laibach-Gorizia est utilisée jusqu'à la station de Santa Luzia, comme ligne d'étapes. Les trains ne circulent que pendant la nuit ; le viaduc de l'Idria est constamment bombardé par l'artillerie et les canons italiens. La route entre Lubino et Tolmino est également sous le feu. Le lendemain de notre arrivée, la station de Kneza-Podmelec a été prise comme but par des aviateurs italiens.

Le secteur entier du Haut-Isonzo (50 km.) était, en décembre 1915, défendu par un seul corps d'armée, renforcé de quelques bataillons du landsturm de la région et de douaniers. Au moment de l'arrivée des Italiens, les troupes de couverture se retirèrent sur la rive gauche. La situation actuelle résulte des combats de rencontre qui se sont produits en juin 1915. Elle ne s'est guère modifiée depuis.

SECTEUR DE TOLMINO.

Le *plateau de Lom* s'étend au Sud de Santa Luzia, sur une longueur de 14 km. et une largeur de 8 km. environ. Son altitude moyenne est de 700 m. ; son point culminant est à 1071 m. Trois hameaux : Lom, Kal, Vrh, se cachent dans des vallonnements. La partie Ouest est boisée et abrite des parcs et des dépôts de vivres et de matériel. Un réseau serré de chemins muletiers conduisant aux emplacements des troupes, permet le ravitaillement.

En décembre 1915, ce secteur était occupé par une brigade d'infanterie de montagne et une nombreuse artillerie. Les positions d'infanterie longeaient la rivière, les batteries étaient dispersées sur tout le plateau.

Le commandant de la brigade, major-général Ströher, habitait une maison de paysans, tapie dans une clairière, tout

près de la ligne de faîte. C'est là qu'il vivait avec son état-major, sous le même toit que le propriétaire et sa famille. Presque partout les habitants sont restés, et on les voit couper du bois et labourer, tandis que les obus passent en ronflant au-dessus de leurs têtes.

D'un poste d'observation on découvrait l'ensemble des positions italiennes sur les flancs du Kolovrat. Au Nord, au-dessus des boucles de la rivière qui luisaient au soleil, on distinguait à l'œil nu les zigzags des tranchées dans la neige, sur les pentes du Mrzli-Vrh (1360 m.). De ce côté, l'horizon est fermé par la chaîne du Monte Nero, dont le sommet blanc s'appuie à une haute barrière de rochers. Au Sud, vers Plava, la vallée était dans l'ombre. A l'aide d'une puissante lunette, nous avons compté les canons placés isolément, à découvert, à grands intervalles et à hauteurs différentes sur les pentes d'en face et non pas derrière les crêtes où se cachaient les obusiers et les mortiers. Les Italiens changeaient constamment les emplacements de leurs pièces, ce qui rendait le repérage très difficile.

Les officiers d'artillerie vantent beaucoup la précision des obusiers de 15 cm. C'est une pièce solide, suffisamment mobile et apte à des tâches variées. Pas n'est besoin d'avoir de plus gros calibres, excepté dans des cas spéciaux : destruction de buts morts, points d'appuis, forts. Mais le plus souvent, les 15 cm. font toute la besogne. Cette constatation est rassurante pour nous.

Durant cette guerre, la proportion des bouches à feu, par rapport au nombre de fusils, a été sans cesse en croissant. Sur les fronts montagneux, l'obusier l'emporte sur le canon. Chaque division a maintenant une brigade d'artillerie à 3 régiments ; 1 de canons de campagne et 2 d'obusiers de 10 et de 15 cm. Le calibre des canons de campagne va prochainement être augmenté, les effets des projectiles de 7,5 et de 8 cm. sont reconnus insuffisants. Le nombre de fusils par division ne dépasse guère 8000. Le fractionnement en brigades subsiste, mais on parle de divisions à 3 régiments d'infanterie sous les ordres directs du divisionnaire.

En montagne, toute division, même si elle est formée de troupes de plaine, a besoin aussi d'artillerie de montagne.

C'est pourquoi on adjoint, en règle générale, un groupe de 2 à 3 batteries de canons et d'obusiers de montagne aux divisions opérant dans les Alpes ou dans les Carpathes.

Au dire des officiers d'artillerie, les obus-schrapnells donnent de bons résultats avec les pièces de gros calibre, mais avec les canons de campagne, ils ne sont que des obus trop faibles ou des shrapnells à moindre effet. Les obus à écrasite ont une grande puissance de destruction.

Les pertes de l'artillerie sont relativement faibles, l'avancement y est moins rapide que dans les autres armes. Les duels d'artillerie sont l'exception. Les batteries sont reliées par téléphone au poste de commandement où se tient l'officier observateur ; en outre, elles détachent des officiers-éclaireurs (Aufklärer) dans les tranchées de première ligne de l'infanterie. Chaque jour, le commandant de l'artillerie du secteur vérifie la liaison en faisant ouvrir ou concentrer le feu sur une surface du terrain à battre, désignée par une lettre ou un chiffre sur la carte de tir.

Les pièces de campagne sont en bronze. Le bronze a l'avantage d'être plus élastique, moins cassant que l'acier. Un projectile peut éclater dans l'âme, sans autre résultat qu'un gonflement de la bouche à feu. Le même accident avec une pièce en acier coûte des vies humaines. L'usure est très lente ; des canons de campagne ont tiré jusqu'à 10 000 coups sans être hors d'usage. Cependant les nouveaux canons seront probablement en acier.

Les batteries d'obusiers se dissimulaient dans les ravins qui sillonnent le plateau de Lom. Nous sommes restés longtemps près d'une batterie de montagne, placée front au Nord, sur un promontoire rocheux dominant Selo, dont on apercevait le clocher en se penchant. Les canons étaient simplement masqués par une haie de buissons. Derrière, dans une combe, se groupaient les baraquements, appuyés à la pente, soigneusement construits en maçonnerie sèche, avec revêtement intérieur en planches. Des soldats, manches relevées, coupaient du bois, d'autres lavaient leur linge dans l'eau claire d'un ruisseau qui s'échappait en bondissant d'un névé, d'autres encore se chauffaient au soleil devant les baraques. Les mulets étaient à la

corde, dans un pâturage où la neige, en fondant, avait découvert l'herbe jaunie.

Le chef de batterie nous montra de son poste d'observation, à moins de 2 km., sur la croupe de la colline de Santa Luzia, des essaims de travailleurs italiens occupés à rétablir les obstacles d'approche devant leurs tranchées. La batterie était placée de façon à flanquer ces tranchées sur une longueur d'un demi-kilomètre. Blottis entre les rocs, bas sur roues, derrière leurs boucliers, les petits canons avaient l'air de guetter leur proie. L'air était calme et d'une transparence merveilleuse ; le bruit du canon roulait longuement dans la montagne ; jusqu'aux sommets lointains des Alpes vénitiennes, il n'y avait pas d'autres nuages au ciel que les flocons blancs des shrapnells.

Pour observer, nous nous étions postés entre deux pièces, au bord du fourré. Le tir était direct. Nos jumelles étaient braquées sur le groupe de travailleurs, une cinquantaine d'hommes. Le premier coup arriva dans un pierrier, un peu en dessous du groupe qui s'éparpilla, agité par un brusque remous. Le second coup tomba en plein dans le but — on voyait des hommes se jeter sur le sol, — la terre et les pierres retombaient en pluie. La fumée dissipée, la place était vide. Un troisième et un quatrième coup, implacables, s'abattirent cette fois sur le fossé protecteur où les malheureux tentaient de se réfugier. Bientôt après un avion italien planait au-dessus de la batterie, puis s'éloignait. Dix minutes se passèrent ; puis en face, sur l'autre versant, deux détonations nous apprirent que l'aviateur avait fait son rapport. Deux obus passèrent et éclatèrent avec un tintamarre assourdissant sur une croupe distante de quelques centaines de mètres où l'aviateur avait cru découvrir la batterie. Pendant quelques minutes, les canons italiens s'acharnèrent sur ce mamelon innocent et désert.

En quittant les artilleurs de montagne, nous sommes tombés au milieu d'une compagnie d'infanterie en colonne par un qui suivait un sentier conduisant aux tranchées de première ligne, tout en bas, le long de la rivière. Ce chemin rapide et pierreux était masqué par des voûtes de feuillage brun et des branches de sapin, disposées à la façon d'une tonnelle de jardin, pour

dissimuler les mouvements de troupes. Ce passage était dominé par les positions de la rive droite. A mesure que nous descendions, le feu d'infanterie devenait plus distinct. Des balles bourdonnèrent bientôt au-dessus de nos têtes. Du côté du ravin, de fortes palissades en bois, revêtues de terre tassée, protégeaient le chemin aux endroits découverts. Entre deux, il fallait prendre des distances et passer rapidement, en courant d'arbre en arbre. De petites branches coupées tombaient à nos pieds. La rivière bouillonnait à pic au-dessous de nous. Notre guide, un capitaine d'état-major, nous montrait d'un mouvement de tête (car il fallait éviter d'attirer l'attention par des gestes), la première ligne italienne, à moins de 200 m. de nous, de l'autre côté de l'Isonzo.

Le soir tombait quand nous atteignîmes un groupe de maisons ruinées ; une section d'infanterie en ligne, sac au dos, s'abritait derrière une sorte de pare-balles contre lequel les projectiles produisaient ce claquement bien connu qu'on entend dans la ciblerie, sur les places de tir. Les hommes venaient de toucher leur soupe et attendaient l'heure de la relève. Pour entrer dans la tranchée, on pénétrait d'abord dans la cuisine d'une ferme abandonnée. Brusquement, l'obscurité devint complète ; cette tranchée ressemblait à une galerie de mine. Il fallait marcher courbé en deux, les pieds dans l'eau, les bras en avant, en se heurtant la tête aux poutres du plafond. Le capitaine suédois qui me précédait jurait consciencieusement chaque fois qu'il trébuchait, en envoyant, sans s'en douter, des jets de boue jusque dans la figure de ses voisins. Nous avons marché ainsi une heure ; nous nous arrêtons vers les guetteurs ; par l'embrasure où ils étaient postés, un peu de jour pénétrait, une buée froide montait de la rivière, on voyait en face, sur l'autre rive, à 100 m. environ, la tranchée italienne au-dessus de la route. Il fallait jeter un coup d'œil rapide, car ces meurtrières servent de cibles.

Le long de la paroi intérieure de la tranchée, il y avait des niches obscures où des hommes silencieux étaient couchés dans l'humidité qui suintait de partout. On n'avait pas encore creusé d'abris plus en arrière, ces gens vivaient dans cet étroit boyau jour et nuit.

Les troupes qui occupaient ce secteur étaient des Istriens de langue italienne. Ils se trouvaient donc en face de leurs frères de race. J'ai pu constater que leur ardeur à se battre n'en était point affaiblie et que leurs sentiments à l'égard de leurs adversaires étaient loin d'être amicaux. On entend ces soldats proférer, en italien, des menaces terribles contre l'ennemi qui parle la même langue qu'eux. Ce qui peut paraître étrange, à tout autre qu'à un Suisse, n'a rien que de très normal. Le sentiment national est plus fort que la parenté ethnique, quand il s'agit de défendre le sol natal contre l'envahisseur, quel qu'il soit. Les Istriens dans leurs tranchées de Selo étaient des soldats du landsturm, recrutés dans le pays même, des territoriaux qui voyaient brûler leurs villages et fuir leurs familles. Leur haine s'explique ainsi tout naturellement. Les Tessinois, placés dans des circonstances semblables, n'agiraient pas autrement.

Quand nous sommes sortis du boyau, couverts de boue des pieds à la tête, il faisait tout à fait nuit. Les détachements que nous avons rencontrés ensuite portaient le fez et parlaient une des langues de l'Islam. C'étaient des Bosniaques. J'ai trouvé là, par un curieux hasard, un officier élevé en Suisse, dont la mère était vaudoise. Plus loin, vers Santa Luzia, une canonnade, brusquement, éclata dans la nuit : les Italiens bombardaient le viaduc du chemin de fer. Le spectacle était impressionnant.

Nous sommes restés quelques jours au quartier général du 15^e corps. Le commandant de corps, général d'infanterie von Staeger-Steiner-von Steinstaetten, a été pour nous de la plus grande amabilité. Il a un extérieur imposant, la taille svelte, l'air très jeune malgré sa moustache blanche qu'accentue le hâle de son visage fin et régulier. Coïncidence étrange, à l'instant même, je lis dans le *Journal de Genève* d'aujourd'hui 15 avril, qu'il vient d'être nommé ministre de la guerre.

Nous avons parcouru encore les positions d'artillerie qui s'étendent au-dessus de Polubino ; notre visite au front de l'Isonzo s'est terminée par l'escalade du Monte Nero, secteur d'une brigade de montagne, établie dans les neiges et les rochers et ravitaillée dans des conditions extrêmement difficiles. Au sommet, Italiens et Autrichiens ne sont qu'à quelques mètres les uns des autres.

Dans le cours de cette guerre, on constate chaque jour combien les troupes de montagne sont partout des troupes d'élite, propres à toutes les tâches, préparées aux besognes les plus rudes et les plus ingrates, par leur vie austère dès le temps de paix, par les qualités d'énergie, de résolution, de patience qui se développent au contact d'une nature souvent hostile, avec laquelle il faut lutter sans cesse, même en face de l'ennemi.

Dans toutes les armées belligérantes, on reconnaît la haute valeur morale des troupes de montagne, soutenue et vivifiée par un esprit de corps extrêmement développé. Les exploits des Kaiserjäger, des Alpini, des Bavares du Karpathenkorps, des chasseurs alpins sont connus sur tous les fronts. V.

